

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. *L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du sousigné, un mois avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés ; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste.* Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration de ce journal doit être adressé à **FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.**



ANNONCES :

Première insertion 10 centins par ligne
 Deuxième insertion, etc..... 3 centins par ligne

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront d'avantageux d'annoncer dans ce journal.

MM. J. B. Rolland & Fils, Libraires à Montréal
 M. J. A. Langlais, libraire à St. Roch de Québec ont bien voulu se charger de l'agence de la "Gazette des Campagnes."

ABONNEMENT : }
 \$1 PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première
 Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT }
 \$1. PAR AN }

SOMMAIRE.

Recus de la Semaine : Un héros chrétien, le Frère Cellite, en Belgique.—Adresse présentée à Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, à l'ouverture de l'Exposition Provinciale à Montréal; réponse de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur T. Robitaille.—Nécrologie : le Révd Joseph Bonenfant, ancien curé de Berthier.

Causerie Agricole : Les sociétés d'agriculture et les cercles agricoles.

Sujets divers : Association forestière Canadienne de la Province de Québec.—Le son de blé et le son de seigle au point de vue alimentaire.

Choix et autres : Exhibition agricole et industrielle de la société d'agriculture du comté de Kamouraska, le 5 octobre prochain, au village de St-Louis de Kamouraska.—Le progrès agricole; ce qu'il convient de faire pour l'activer.—Un plan de colonisation par Son Excellence le Marquis de Lorne, Gouverneur-Général de la Puissance du Canada.—Persil pour l'hiver.

Recettes : Emploi des marrons-d'Inde (fruits du marronnier) pour faire disparaître les taches de linge.—Remède contre la météorisation des ruminants.

Prime offerte à nos abonnés.—Ceux de nos abonnés qui auront payé leur abonnement (ainsi que leurs arrérages s'il y en a) jusqu'au 1er août 1883, avant le premier octobre prochain, recevront une magnifique brochure devant intéresser tout particulièrement les cultivateurs. Cette brochure a été publiée pour la première fois en 1790, par la Société d'agriculture du Canada, et a pour titre : "Papiers et lettres sur l'agriculture, recommandés à l'attention des cultivateurs Canadiens par la Société d'agriculture au Canada."

REVUE DE LA SEMAINE

Un héros chrétien.—Un arrêté royal du 30 janvier dernier a accordé la croix civique de première classe au Frère Cellite, dans le monde J. Antonis, du couvent de Lierre, en Belgique, pour services rendus pendant le choléra. Nous reproduisons le récit de la *Gazette de Lierre* :

Dans le courant de l'été passé, le couvent de Lierre reçut une personne, envoyée par le bourgmestre de Willebringen, demandant instamment un Frère pour une famille de cette localité, située près de Tirlemont. Le frère Henri y fut envoyé.

Arrivé à destination, on lui indiqua une petite métairie, où la maladie avait déjà emporté une victime. Le Frère s'y rendit, mais quel spectacle se présenta à ses regards! Dans un petit réduit gisaient quatre enfants! et dans une seconde place le père et la mère, tous atteints du typhus, un d'eux même tellement furieux de la fièvre qu'on avait été obligé de le lier. Pour comble de malheur cette famille était totalement abandonnée.

Comme il arrive souvent, à la naissance de la maladie, une peur panique s'était emparée du village. Personne qui osât soigner ou secourir les malheureux, personne qui voulût mettre le pied dans leur demeure. A peine, sur leurs instances, obtinrent-ils, à travers les barreaux d'une lucarne, une cruche d'eau pour étancher leur soif brûlante.

A ce spectacle navrant, le Frère sentit son cœur déborder de pitié et de charité chrétienne. Dédaignant le danger, il se mit de suite à l'œuvre : récurant l'habitation, veillant les malades, les soignant nuit et jour, en un mot leur rendant tous les services qu'exigeait leur état.

Pendant des semaines il continua cette mission de dévouement, qui était d'autant plus difficile que les voisins se refusaient à tout contact avec le Frère. Aucun d'eux ne voulut le recevoir sous son toit, quand, harassé de fatigue, il était obligé de prendre quelque

École d'Agriculture de l'Assomption

repos; l'administration communale fut contrainte de mettre une petite dépendance de l'école à sa disposition.

Mais le Frère, non content de prodiguer à ses malades tous les soins imaginables, trouva encore moyen de pourvoir aux autres nécessités de la malheureuse famille. Sans s'être jamais occupé de travaux de campagne, il se mit à rentrer la moisson, à soigner les animaux et à faire tous les services de la maison.

Dieu bénit ses efforts. Tous ses malades se rétablirent, mais lentement, et leur convalescence exigeait une nourriture substantielle, que ces gens à moitié ruinés n'avaient pas les moyens de se procurer. Le Frère voulut couronner son œuvre, il se fit mondiant et se rendit dans les communes environnantes, pour implorer des secours pour ses malheureux.

Qui aurait pu refuser une aumône à un homme qui venait de donner tant de preuves d'héroïsme?

Non seulement le Frère reçut de la viande, du vin et d'autres réconfortants, mais on lui donna en outre de l'argent pour rétablir les affaires du malheureux ménage. Et lorsque, après avoir rempli sa mission, la commune lui paya les journées qu'il y avait consacrées, il laissa, avec l'autorisation de ses supérieurs, une partie de cette somme à la famille qu'il venait de sauver de la mort et de la misère.

Voilà ces Frères qu'une presse sans cœur et sans pudeur représente tous les jours comme des êtres faibles et inutiles! En trouverait-on un seul parmi leurs détracteurs capable de tant d'abnégation et de dévouement? Puisse cet exemple les rendre plus circonspects et plus justes envers une masse de personnes, qui ne demandent que la liberté de se sacrifier pour Dieu et le prochain!

Exposition Provinciale agricole et industrielle tenue à Montréal, du 14 au 23 septembre courant.—Nous publions ici l'adresse qui fut présentée à Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, à l'ouverture de cette exhibition, de même que la réponse à cette adresse.

Qu'il plaise à Votre Honneur,

C'est avec le sentiment de la plus vive satisfaction que nous, le Comité permanent de l'Exposition et les citoyens de la cité de Montréal, saluons votre présence au milieu de nous en cette circonstance.

Les jours d'exposition étant des jours de fêtes nationales, il était juste que leur éclat fut rehaussé par la présence du lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Connaisant l'immense intérêt que prend Votre Honneur dans le développement des intérêts matériels de ce pays, le comité permanent de l'exposition est heureux de pouvoir vous donner l'assurance que dans les manufactures et l'agriculture, le progrès ne s'est nullement ralenti. C'est avec la plus grande difficulté que les nombreux fabricants établis partout en ce pays ont pu, même au prix de sacrifices considérables, suffire à la demande toujours croissante de leurs produits, et la plus grande activité paraît régner dans tous les ateliers.

L'agriculture n'est pas demeurée en arrière dans ce mouvement de progression. Les fabricants et les cultivateurs ont compris que pour se tenir à la hauteur

des autres industries, il leur était absolument nécessaire de sortir de la routine.

Stimulés par les besoins du moment, nos agronomes instruits n'ont pas hésité, même au prix de grands sacrifices à importer dans ce pays les types les plus parfaits d'animaux de races pures. Les demandes sans cesse répétées et l'exportation toujours croissante des animaux de boucherie leur imposaient l'obligation de favoriser par tous les moyens possibles le développement d'une industrie qui, tout en accroissant la richesse individuelle contribuait beaucoup à l'augmentation de la richesse nationale.

L'industrie des machines agricoles, a été aussi considérablement améliorée et leur fabrication est maintenant devenue une des principales industries de ce pays.

La Province de Québec, par sa situation géographique, l'excellence de son climat, la richesse de son sol, et les ressources minières inépuisables la placent dans les conditions les plus favorables pour assurer son succès. Ses communications faciles et nombreuses par terre et par eau ne sont pas surpassées dans aucun autre pays et tout nous fait espérer qu'avant longtemps, le Canada occupera une des premières positions parmi les nations qui sont à la tête des manufactures et de l'agriculture.

Le comité permanent de l'Exposition vous prie de vouloir bien recevoir ses plus sincères remerciements pour l'obligeante condescendance avec laquelle vous avez bien voulu accepter leur invitation. Il vous prie de vouloir être auprès de Madame Robitaille l'interprète des vœux sincères qu'il forme pour la conservation de ses jours et la jouissance non interrompue de son bonheur.

Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur T. Robitaille répondit comme suit:

"Messieurs,

"C'est pour moi un véritable plaisir en même temps qu'un honneur de faire l'ouverture officielle de notre Exposition provinciale.

"J'ai remarqué dans votre adresse un mot: vous dites que les jours d'exposition sont des jours de fête nationale. J'applaudis à cette parole. Oui, c'est bien une fête nationale que nous célébrons en ce moment. Et pourquoi? Parce que nous y voyons le déploiement et la manifestation des forces vives, des éléments de grandeur et de prospérité que renferme notre patrie.

"Parmi ces éléments deux des plus importants sont sans contredit l'agriculture et l'industrie.

"Je suis heureux de voir qu'elles occupent le premier rang dans cette exposition comme dans les précédentes.

"L'agriculture et l'industrie sont deux sœurs jumelles. Entr'elles il ne peut y avoir qu'un fraternel concours. C'est un axiôme de la science économique, que l'agriculture et l'industrie doivent se servir mutuellement d'auxiliaire.

"Telle était la pensée de Cobden lorsqu'il écrivait ces mots:

"Au point de vue de la richesse publique, si on veut caractériser leur action, on peut dire que l'agriculture en est le point d'appui et que l'industrie en est le levier.

" On travaille donc à la grandeur de son pays en encourageant par la publicité et la récompense les produits de l'un et de l'autre. "

" C'est là votre œuvre, messieurs, et je vous en félicite. "

" Continuons de donner notre faveur, nos études et nos travaux à ces arts de la paix qui ne font couler ni le sang ni les larmes, mais qui n'en contribuent que mieux au bonheur d'une nation. "

Nécrologie.

LE REVEREND JOSEPH BONENFANT
ANCIEN CURÉ.

Dilectus Deo et hominibus, cuius memoriam in benedictione erit.

Il fut chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire demeurera en bénédiction.

Jeudi, le sept septembre courant, la modeste église de Berthier, dans le comté de Montmagny, était littéralement envahie. Des fidèles, empressés et recueillis, étaient accourus des villes et des campagnes voisines. Mgr l'Archevêque de Québec, la mitre en tête, officiait à l'autel, assisté de ses ministres et revêtu de ses ornements noirs. Des chœurs nombreux, à la voix puissante et exorcée, répétaient tour à tour les émouvantes invocations de la Messe des morts, tandis que l'orgue, touchée par une main habile, jetait sous les voûtes sacrées de doux accords et d'attendrissantes mélodies.

Tout le temple en deuil était orné avec goût. Au sanctuaire, des tentures noires, assez semblables à des pilastres disposés avec art, rappelaient les lignes si régulières et si classiques de l'architecture grecque. De longues banderoles blanches et noires descendaient des hauteurs de la voûte et venaient gracieusement se reposer à terre. Une couronne de fleurs blanches, don de cœurs reconnaissants et amis, était suspendue sur un cercueil qu'enveloppaient les plis d'un magnifique drap mortuaire et qu'ornaient les insignes de la dignité sacerdotale. Trente-quatre prêtres, pour la plupart vétérans de l'Église de Québec occupaient les stalles du chœur. Le livre des saints officia à la main, tous priaient et se tenaient dans l'attitude d'un profond recueillement. Parmi eux, nous avons distingué : les Révérends M. Beaudry, curé de Charlesbourg ; M. Trudelle, Supérieur du collège de Sainte-Anne ; M. Bouneau, chapelain des Sœurs de la Charité ; M. Maréchal, du Séminaire de Québec ; M. Blais, chapelain du Bon Pasteur ; M. Drolet, curé de Sillery ; M. Hoffman, curé de St-David ; M. Lagueux, curé de St-Jean Port-Joly ; M. Pelletier, curé de St-Jean I. O. ; M. Potvin, curé de St-Aubert ; M. Bacon, curé de l'Islet ; M. Baubien, curé de St-Pierre ; M. Rousseau, curé de St-Thomas ; M. Paradis, curé de St-Raphaël ; M. Oliva, curé de St-François ; M. Carbonneau, Secrétaire de l'évêché de Rimouski ; M. Campeau, curé de Beauport ; M. Rainville, curé de St-Valier ; M. Cloutier, curé de Ste-Hélène ; M. Gagnou, curé de Ste-Claire ; M. Brochu, curé de St-Denis ; M. Sirois, curé du Cap St-Ignace ; M. Biais, ancien professeur au Séminaire de Québec, et plusieurs autres prêtres, curés ou vicaires, que nous n'avons pas l'honneur de connaître.

Cette bière, entourée de tant de vénération, avait traversé la veille, une partie de la paroisse de Berthier afin de se rendre à l'église. La marche moitié lugubre, moitié triomphale, avait révéillé que la douleur des habitants était tempérée par la foi la plus vive ! Maintenant, là, au milieu des décorations de la mort, reposent les augustes dépouilles d'un homme selon le cœur de Dieu, d'un prêtre chéri de ses anciens ouailles, d'un bon citoyen connu sous le nom de Révérend Joseph Bonenfant. Les chrétiens le pleurent comme un guide éprouvé, comme un excellent père à qui il faut appliquer hautement ce que les Livres Saints disaient de Moïse, le conducteur d'Israël : " Il fut chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire restera en bénédiction. "

— Pour l'édification de nos compatriotes, pour rendre nos hommages publics à celui qui les a mérités par ses vertus modestes, nous esquisserons rapidement les principaux traits de sa biographie.

Joseph Bonenfant naquit dans la ville de Québec, en 1811. Sa famille, sans être beaucoup favorisée des biens de la for-

tune, jouissait d'une honnête aisance et appartenait à la bourgeoisie. Joseph, dès sa plus tendre enfance, perdit son père et sa mère. L'orphelin fut protégé par un oncle dévoué, marchand riche et fort honorable, qui l'adopta, l'éleva et s'attacha soigneusement à lui faire donner une éducation chrétienne. Il devint bientôt agréable à Dieu et aux hommes par la douce amabilité de son caractère. D'un esprit vif et prompt, il avait le cœur sur la main. Ses parents, ses amis, ses maîtres, ses concitoyens, chacun l'aimait. Entré au Séminaire de Québec, dans cette illustre maison qui a toujours protégé, enseigné et encouragé les sciences et les lettres dans le Nouveau-Monde, dans cette pépinière féconde, assis de la vertu et berceau des grandes vocations ecclésiastiques, qui a formé tant d'intelligences d'élite, Bonenfant cueillit des palmiers et enfin songea sérieusement à se préparer aux ordres. Le jour où les vœux solennels du sous-diaconat le séparèrent du monde fut le plus beau de sa vie. L'onction sacerdotale lui donna bientôt les émotions que l'on puise dans les chastes délices de l'autel, et ses Supérieurs ne tardèrent pas à lui confier la charge de sous-directeur du Séminaire.

M. Bonenfant se dévoua tout entier à la noble tâche de former et d'instruire les enfants, ces images de Dieu, comme dit un grand orateur moderne. Sa parole fut au charme, ses classes un délassement, ses élèves l'aimèrent comme un père et l'écoulaient comme un oracle. Un jour, une vocation plus pénible et plus haute tenta son âme : il sollicita de son Evêque une situation dans le ministère paroissial et parla même de se faire missionnaire. Il fut nommé vicaire de la cathédrale de Québec. M. Bonenfant remplit avec zèle les devoirs qui lui imposaient son nouveau poste. Il se montra prédicateur éloquent et surtout onctueux. Des vieillards, qui l'ont entendu, nous affirment qu'il a été une sorte de célébrité. Les fidèles étaient avides de ses instructions qui attendrissaient l'âme et la portaient à la dévotion.

M. Bonenfant rencontra des capitaines de navire qui lui parlèrent de l'état de délaissement des Acadiens et des pauvres Canadiens dispersés sur les rives du golfe St-Laurent et réfugiés dans les îles. Son cœur fut ému de ces récits et des larmes coulèrent de ses yeux. Sans plus tarder, il s'en alla frapper à la porte de son Supérieur ecclésiastique et lui demanda comme une grâce d'être envoyé, en qualité de missionnaire, au Labrador et à Terre-Neuve. Sa feuille de mission, qui contient les pouvoirs les plus étendus, lui fut délivrée, le trente avril 1849, par Mgr Joseph Signay, et fut contresignée par M. Cazeau, alors Secrétaire de l'Archevêché. M. Bonenfant fut remplacé au vicariat de Québec par le Révérend D. Martineau, aujourd'hui curé de St-Charles, comté de Bellechasse.

Mulade, par suite des épreuves et des fatigues d'un apostolat lointain, le missionnaire revint au pays et reçut une paroisse à gouverner, celle de Ste-Anne de Bonapré, dont le célèbre pèlerinage est si connu de l'Amérique du Nord. Deux ans après, l'autorité diocésaine appela le jeune prêtre à la cure de Berthier.

Suivons le nouveau pasteur dans la vigne qui lui est confiée et étudions ses démarches. Il est avoué, plein de mansuétude et de charité, agréable au riche, sympathique au pauvre, souriant les cœurs par la parole et le sourire. Il vit au milieu de ses paroissiens comme au sein de sa famille et devient le plus heureux des prêtres. Chacun admire son tact, sa prudence, son dévouement. On peut dire qu'il est aimé autant qu'il aime.

La réputation de sainteté de M. Bonenfant s'étend au loin. On vient de Montréal, d'Ottawa, de Toronto et même des Etats-Unis pour solliciter ses conseils, demander ses prières et se confesser à lui. Chacun s'en retourne content. Par un regard, par une plaisanterie spirituelle, par un mot heureux, il a le don de toucher les âmes. Si, parfois, sa parole onctueuse rend à quelque prodige l'anneau du pardon et de la réconciliation, il ne fait pas sonner les trompettes de la renommée : les anges seuls sont présents au festin sacré. La discrétion du ministère sacerdotal en perpétue ainsi les fruits de salut.

Cependant une œuvre importante, capitale, mais hérissée de mille difficultés préoccupait, depuis des années, l'esprit de M. Bonenfant. La vieille église de Berthier, bâtie au commencement du dix-huitième siècle, monnaie ruinée. Elle était d'ailleurs obscure, humide, malsaine et trop étroite pour contenir les fidèles de la paroisse. La prompte construction d'une nouvelle maison de Dieu s'imposait comme une convenance, ou plutôt comme une nécessité inéluctable. Mais où trouver les ressources pour purifier un pareil ouvrage ? Un bon prêtre craint les dettes. M. Bonenfant redoutait d'une autre part les lourds frais d'une répartition légale. Le voilà, tout enflammé de courage, qui sollicite lui-même les offrandes volontaires des

catoliques. Impossible de dire quel zèle indomptable et quelle intelligence l'infatigable pasteur déploie. Sans moyens autres que ceux de sa foi et de son cœur, il marche en errant, sollicite, demande, quête de porte en porte. Mais Dieu ne refuse guère son appui à l'apôtre qui montre les saintes audaces du dévouement à sa gloire. Les petites annuées arrivent et, en s'accroissant chaque jour, elles permettent au digne curé d'achever l'église de Berthier, pieux monument devenu aujourd'hui le glorieux tombeau de son fondateur.

Après trente-six ans passés dans la pratique des plus belles vertus et dans l'exercice des nobles fonctions de pasteur des âmes, M. Bonenfant se sentant brisé par les infirmités de la vieillesse obtint la permission de prendre sa retraite. Il voulut, disait-il, se préparer à la mort. Une voix secrète et intérieure paraissait d'ailleurs l'avertir qu'il n'était pas éloigné du terme de son voyage en ce monde. C'est pourquoi son attention se fixa sur le règlement définitif de ses affaires temporelles. D'une main ferme et décidée, il écrivit ses dernières volontés dans un testament olographe, véritable modèle de foi, de piété, de charité et de prudence. Les communautés religieuses du pays, les indigents et la paroisse de Berthier sont institués ses principaux héritiers. Les sociétés charitables de St Joseph, de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance reçoivent des legs dignes d'être mentionnés. Un don de cent piastres est fait en faveur de Victoire Blais, et c'est, dit le testateur, afin de récompenser cette fille pauvre qui, depuis des années, s'est dévouée au soulagement de ses vieux parents malades.

Le dimanche, jour de la solennité de l'Assomption, M. Bonenfant, toujours empressé à rendre service au curé de Berthier et à partager ses travaux, chanta la grand'messe. Il venait de célébrer les saints mystères pour la dernière fois ! Le lendemain, dans l'après-midi, il prit le lit, en proie à la fièvre. Trois jours après, son état devint alarmant et l'impitoyable mort se présenta plus promptement qu'il ne l'attendait. Averti par son curé, le bon prêtre reçut les Sacraments avec la piété la plus tendre et en pleine connaissance. Les paroissiens étaient présents, tous ceux du moins que la chambre du malade pouvait contenir. Bientôt celui-ci recueillit ses forces pour leur adresser une dernière exhortation. Les paroles qui, comme s'exprime Bossuet, sont consacrées par la mort présente et par Dieu plus présent encore, provoquèrent des larmes et des sanglots. Elles auront certainement un long écho dans les cœurs.

A partir de cette scène émouvante, les paroissiens de Berthier se relevèrent les uns les autres pour monter au chevet de leur ancien pasteur une garde d'honneur et de ferventes prières. Le moribond s'y associa, y répondit jusqu'au moment où il rendit doucement, paisiblement, sans douleur trop vive son âme à Dieu, dimanche, le trois septembre, à huit heures et demie du soir. Le curé de Berthier, qui était présent, lors des dernières luttes de l'agonie, ferma les yeux de son confrère en répétant les paroles sacrées : *"Dilectus Deo et hominibus, cuius memoria in benedictione erit. Il fut chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire demeurera en bénédiction."*

BERTHIER.

CAUSERIE AGRICOLE

LES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE ET LES CERCLES AGRICOLES

La routine enracinée ne se décourage que trop lentement; il n'y a que l'absolue nécessité qui l'oblige à des améliorations devenues nécessaires par le manque de bras qui se fait de plus en plus vivement sentir dans nos campagnes. On annonce bien le retour d'un grand nombre de nos compatriotes des États-Unis: le fait est évident, mais peu de nos compatriotes qui heureusement nous reviennent reprennent le travail des champs; au contraire, ils se mettent au service des entrepreneurs de chemins de fer, pour y reprendre un travail mercenaire, au lieu de se livrer à la culture de la terre. Ce manque de bras dans nos campagnes a obligé un grand nombre de nos cultivateurs à avoir recours aux instruments d'agriculture. On nous dit même que les fabricants de moissonneuses n'ont pu suffire à toutes les demandes qui leur ont été faites.

D'un autre côté, combien de cultivateurs qui ont fait l'achat de moissonneuses n'ont pu avantageusement s'en servir, parce que leurs terres n'étaient pas préparées à ce genre de travail? Plusieurs cultivateurs ont dû laisser de côté cet instrument pour se servir de faucilles, parce que leur terrain n'était pas suffisamment aplani ou qu'il s'y trouvait un trop grand nombre de pierres sur la surface du sol.

Avant que de se servir d'instruments perfectionnés, il faut auparavant viser au perfectionnement de notre culture, commencer par le commencement, c'est le moyen le plus efficace d'arriver au succès. C'est en s'associant aux sociétés d'agriculture, en devenant membres d'un cercle agricole, que l'on saura quels moyens il faut prendre pour opérer quelques changements dans la culture routinière qui s'oppose à toute innovation si nous nous courbons sous elle. C'est au sein d'une réunion agricole que l'on apprendra à mieux faire, en repassant, en réfléchissant sur les leçons reçues au milieu d'une semblable réunion. Ces associations ne peuvent manquer, de leur côté, de faire des efforts pour stimuler le zèle, et cela en préconisant les bons procédés qui leur arrivent par les cultivateurs pratiqués.

Pour arriver à ces bons résultats, il faut que les cultivateurs, en masse, se mettent de la partie, qu'ils secondent les efforts de ceux qui voudraient voir l'agriculture prospère, et qui ne ménagent ni leur temps, ni leurs connaissances pour se rendre utiles à la classe agricole; il faut se faire un devoir d'assister chaque mois aux réunions des cercles agricoles, et ne pas manquer aussi l'occasion d'assister aux conférences agricoles qui sont faites par des hommes qui n'ont d'autre ambition que celle d'être utiles à la classe agricole qu'ils voudraient voir heureux et prospère.

Que de choses l'on peut apprendre dans une réunion intime de cultivateurs. Si parmi les cultivateurs qui fréquentent ces réunions, il s'en trouve un qui réussisse à obtenir de bonnes récoltes, s'enrichir par la culture de sa terre, qui empêche de lui demander quel genre de culture il a suivi? de lui demander ce qu'il fait, ce qu'il obtient sur son champ; s'informer du verger, car le verger compte pour quelque chose dans une petite comme dans une grande exploitation.

De cette bonne habitude d'interroger, reviendraient peut-être de bons enseignements; le cultivateur, de son côté, comprendrait que, si sa plume ne peut rendre des services à l'agriculture, son bon sens, à son tour, peut réparer ce manque d'instruction qu'il n'a pu acquérir pendant sa vie laborieuse et modeste.

Cette manière de procéder, rendrait le cultivateur moins timide pour parler dans une semblable réunion; chacun prendrait la parole afin de faire prévaloir sa manière de faire dans la culture de sa terre, et si elle était jugée bonne on ne manquerait pas alors de la mettre en pratique. Puis on dirait: Mon voisin Pierre..... a parlé aujourd'hui au Cercle agricole; je veux parler, moi aussi, à une prochaine réunion; on est là tout-à fait en famille, on se pardonne facilement les fautes de français, il n'y a pas besoin de parler en termes; on écoute bien volontiers tout ce qui se dit, ce qu'il faut faire pour bien réussir en culture.

Celui-ci parlerait de l'élevage du bétail, comment il a réussi à obtenir un beau troupeau de bêtes à cornes. Un autre donnerait quelques conseils sur la

manière d'améliorer un troupeau de moutons : ce sera peut être un voisin qui aura réussi à obtenir des moutons qui sont pour vous un sujet d'admiration et de surprise. Vous n'auriez pas jusqu'alors songé à vous demander quel est la cause de son succès ; et quand il vous aura dit qu'il a réussi, par un croisement judicieux et par une nourriture soignée, de même que par une stabulation convenable, à obtenir des moutons qu'il vend \$3 à \$5 chaque, quand vous mêmes ne pouvez les vendre que \$1.50 et le plus \$2, vous vous empresseriez de visiter sa bergerie, et vous vous convaincriez que cet éleveur nourrit ses moutons au même soin que les vôtres, qu'il ne leur donne pas plus de nourriture ; mais que la différence existe dans les soins de propreté, dans la régularité des repas à leur donner, dans la précaution qu'il met à confectionner des râteliers où la nourriture ne se perd pas sous les pieds des moutons, que 20 à 24 moutons peuvent y prendre leur nourriture à la fois, sans se nuire ni briser leur laine, et différentes précautions dont vous ignoriez jusqu'à ce jour l'importance.

Un autre cultivateur, dans une autre réunion, voudra être renseigné sur la manière de garder les abeilles. Il y a à cette réunion intime, un cultivateur qui a dix ou douze ruches d'abeilles, et il lui dira : " Je ne suis pas bien rassuré sur la manière de loger et de bien tenir mes abeilles ; je crois que je me trompe souvent en leur enlevant ce que je devrais leur laisser, vous qui réussissez si bien avec vos abeilles, pourriez-vous m'indiquer les moyens de mieux faire ? " Alors le cultivateur entendu, qui a réussi à obtenir dix à douze ruches d'abeilles en bien peu de temps, lui fera ressortir les avantages d'un rucher bien monté, bien entretenu ; il lui fera comprendre que c'est profit presque assuré d'avoir des abeilles, etc.

Voilà comment un cultivateur désireux de réussir dans la culture de la terre, pourrait grandement profiter de l'expérience de ses voisins dont il jalouse parfois le succès, sans essayer à se rendre compte de la cause de ce succès chez son voisin placé dans les mêmes conditions que lui, quant à la qualité et l'étendue du terrain.

En présence de cette démonstration, qui pourrait contester l'utilité des cercles agricoles, de même que des Sociétés d'agriculture qui pour la plupart ont à l'heure qu'il est démontré leur utilité par des exhibitions de comté, où l'on peut se rendre compte des progrès réalisés dans l'amélioration du bétail. Nous sommes surpris qu'un aussi petit nombre de cultivateurs fasse partie de ces associations, susceptibles d'un plus grand progrès, si elles étaient plus généralement patronisées par ceux en faveur desquels elles sont établies.

Un cultivateur a beau être intelligent, instruit dans son métier et actif, il en trouvera toujours d'autres qui réuniront ces conditions plus complètement que lui ; si ce n'est pas dans sa paroisse, ce sera dans la paroisse voisine ; si ce n'est pas dans la paroisse voisine, il peut s'en trouver au moins quelques-uns dans tout un comté. Croire qu'on n'a pas de progrès à faire en agriculture, indique un amour-propre que rien ne peut justifier.

Les cultivateurs ont toute défiance à l'égard des journalistes agricoles qui certainement n'ont pas la

prétention d'en montrer aux cultivateurs, mais s'efforcent, par l'étude et l'observation des faits agricoles qui se passent autour d'eux, d'attirer l'attention sur des pratiques agricoles qui pourraient être d'un grand avantage à la masse des cultivateurs.

Loin de vouloir en montrer aux cultivateurs, nous avouons ici qu'ils ont été pour nous et sont encore nos seuls et véritables maîtres dans notre tâche de journaliste agricole. Chaque jour, ils nous fournissent eux mêmes des exemples de ce que peut une culture soignée, de même que des pertes occasionnées par une culture routinière : et ce sont ces faits que chaque semaine nous voulons rappeler à l'attention des cultivateurs, afin qu'ils en fassent leur profit.

Il en est de même des conférenciers agricoles, à l'égard desquels on a aussi de la défiance. Nous avons eu occasion de faire quelques conférences dans les paroisses, et cependant nous avons pu constater la défiance de la part de quelques cultivateurs. Mais disons-le, ces cultivateurs font exception : nous les trouvons seulement chez les routiniers. Car il nous suffit de demander quels sont ceux qui s'éloignent du groupe des cultivateurs désireux d'entendre une conférence agricole ? on nous répondra que ce sont ceux qui réussissent le moins en agriculture, et qui ne cessent de dire que l'on ne peut leur en montrer en fait de culture. Aussi le lendemain d'une conférence, rien de plus pressé pour eux que de demander à ceux qui y ont assisté, ce que le conférencier a dit, pour le seul plaisir de pouvoir critiquer plus à leur aise les enseignements du conférencier et de crier sur tous les toits qu'on était venu *blaguer* les cultivateurs.

Citons un exemple : Un cultivateur assez bien posé, s'était rendu à l'école d'agriculture de Ste Anne pour y entendre une conférence donnée par M. B. Lippens, il y a quinze jours. A peine M. Lippens eut-il parlé pendant cinq minutes, que notre cultivateur se retira en arrière, pour reprendre le chemin de son logis. Le lendemain, il se rendit chez un marchand qui lui demanda s'il avait assisté à la conférence. Le cultivateur lui dit qu'il était resté cinq minutes ; que c'était assez pour lui faire voir que M. Lippens ne pouvait lui en montrer ; qu'avec ces conférences on n'était pas capable d'empêcher la rouille d'attaquer le blé, ni les mouches à patates de manger les patates. Le marchand lui dit qu'il avait eu tort de ne pas avoir écouté la conférence, parce qu'il aurait été parfaitement renseigné sur les différentes maladies du blé. Le cultivateur lui répondit qu'il savait toutes ces choses aussi bien que M. Lippens, mais qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de tous ces détails.

En effet ce cultivateur, parlant pour lui, n'avait pas le temps de s'occuper à améliorer sa terre, afin d'en retirer le plus de profit possible. Car il est un de ceux qui n'ont d'autres occupations sérieuses que celle de se promener dans le temps le plus pressé des récoltes, et en hiver son travail est limité au charroyage du bois de chauffage. Le soin de ses animaux est encore le moindre de ses soucis ; il n'a pas à s'occuper de ses fourrages qui ne sont pas en abondance dans ses fenils, car sa terre ne rapporte que très peu, tant elle a été négligée ; les mauvaises herbes pullulent dans ses champs ; le fumier manque complètement pour engraisser sa terre, et encore est-il obligé, en hiver, d'utiliser le fumier de ses chevaux pour nourrir ses bêtes

à cornes qui, au printemps, sont dans un état pitoyable, si même il n'a pas à déplorer la perte de plusieurs de ses vaches à cette saison de l'année. Voilà le cultivateur qui croit en savoir plus que n'importe quel conférencier, plus que n'importe quel cultivateur, et qui tous les jours se mêle de faire la leçon à ceux de ses voisins qui cultivent mieux que lui, et qui sont moins souvent sur le chemin à faire des cancanes et à critiquer la manière d'agir de ceux qui s'enrichissent par la culture de la terre.

Cependant, ce cultivateur avait une raison assez plausible de ne pas écouter la conférence de M. Lippens. Le dimanche précédent, un étranger s'était fait annoncer au prône comme conférencier agricole. Les allures burlesques de ce conférencier, son ton comique et ses phrases ronflantes nous faisant croire qu'il venait remplir plutôt le rôle de *bouffon* que celui de conférencier, lui ont attiré un trop grand nombre d'auditeurs, parmi lesquels se trouvait le savant cultivateur dont nous venons de parler. Comme ce dernier, nous le supposons, avait un faible pour le charlatanisme, plutôt que pour les choses sérieuses, il s'est laissé prendre à l'appât du conférencier, en achetant un paquet de graines de sorgho qui lui permettrait plus tard de nourrir ses animaux au *sucrage* plutôt qu'au fumier : c'était une innovation pour le mieux que d'avoir à offrir à un animal des tiges de sorgho humectées d'une pinte de sirop, au lieu d'un demi minot de fumier de cheval, à chaque repas. Ce conférencier avait eu le talent d'opérer une conversion chez un homme que pas un cultivateur n'aurait réussi à faire nettoyer son champ de mauvaises herbes, et à nourrir ses animaux avec du bon foin. Notre cultivateur préférait le sucre, parce que, suivant le vendeur de graines de sorgho, cette culture pouvait se faire sans travail, et notre savant cultivateur qui est toujours pressé... de se promener, a cru la recette bonne. Il a regretté son trente sous, sinon plus du moins autant que la perte d'une vache; car il est très chatouilleux quand on s'attaque à sa bourse, et par conséquent il en voudra longtemps aux conférenciers.

Tout le monde ne juge pas les conférenciers, comme l'avait fait notre cultivateur. Cependant il est bon de dire ici que notre étranger abusait du titre de conférencier; et à tel point que si on lui permettait de s'introduire ainsi dans les paroisses, les conférenciers agricoles courraient à l'avenir le risque d'être battus à coups de bâtons. Afin de ne pas obliger ceux-ci à un tel châtement, il est nécessaire de faire ici une distinction. L'étranger en question n'est pas un conférencier: c'est un vendeur de graines de sorgho, et à un prix assez élevé pour y rencontrer ses frais de voyage, d'éloquence, etc., etc.

Vous en jugerez vous-mêmes par l'extrait suivant d'un correspondant du *Canadien*, en date du 22 courant :

« Monsieur le Rédacteur,

« Je vous prie de mettre les cultivateurs on garde contre un certain individu qui parcourt les campagnes pour recommander la culture du sorgho, ou plutôt pour débiter de la graine qu'il vend deux fois plus cher qu'elle ne vaut. Cette graine vaut de 40 à 50 cts la livre, lui la vend 25 cts la demi-once. C'est un peu fort.

« Le sorgho n'est pas une plante propre à notre climat et la graine récoltée ne vaut rien, comme semence. On est obligé de l'importer chaque année. Cela n'empêche pas le soi-disant conférencier de dire que la graine a été récoltée par lui-même, et de donner cela comme preuve de sa bonne qualité. Ou il ne dit pas vrai, ou sa graine est mauvaise. Dans tous les cas, il en donne si peu que ça ne fait guère de différence.

« Mais, s'il aime à ménager sa graine, par contre il est très prodigue de discours; il parle des États-Unis, de l'amour du sol natal, de mille et mille choses, surtout de lui-même. Il se donne le sobriquet d'*enfant de la canne à sucre, d'enfant de sept ans*, et débite de longues tirades patriotiques dans le style de Joseph Prud'homme.

« Il ne manque jamais de se faire annoncer pompeusement et de convoquer des *assemblées de paroisses* (1), avec un président et un secrétaire.

« Je ne me prononce pas sur la question de la culture du sorgho, mais je crois agir dans l'intérêt des cultivateurs en leur disant de ne pas s'en laisser imposer.

« L'individu en question cherche à les tromper sur le prix de la graine; il leur dit un *tissu de faussetés* à propos de cette culture, entre autres, que les déchets de la fabrication sont bons pour les animaux; que la gelée produit un bon effet sur le sorgho coupé; qu'on obtient, sans clarification, un sirop bon à manger, etc.

« Il va jusqu'à montrer des échantillons de sucre de sirop d'érable qu'il fait passer pour des produits du sorgho, j'en ai été témoin moi-même.»

Nous croyons suffisant cet avis d'un correspondant du *Canadien*, pour que l'on fasse bonne justice de ce soi-disant conférencier, on n'achetant pas sa graine de sorgho. Nous n'objectons pas à ce qu'on fasse, comme essai, la culture du sorgho; mais autre chose est de rendre cette culture générale dans toutes les paroisses des campagnes et de la présenter aux cultivateurs comme devant supplanter du coup la culture de la betterave à sucre, dont les essais n'ont donné rien de bien avantageux dans le début. Quant à cette dernière culture, nous n'avons pas encore à nous décourager. C'est aux hommes de l'art à s'enquérir de la cause de son insuccès; à son égard, on aurait tort d'opposer à son introduction dans notre pays la défiance que l'on manifeste en général envers toute nouvelle découverte; comme autre chose aurait été d'introduire cette culture d'une manière générale comme on a voulu le faire. Réservons notre défiance pour la charlatanerie qui est une véritable nuisance à notre agriculture, car elle nous rend défiant contre ce qui nous intéresse le plus: défiant à l'égard des sociétés d'agriculture et des cercles agricoles; défiant à l'égard des journaux d'agriculture qui ont le plus grand intérêt à ne pas tromper les cultivateurs dont ils ont épousé la cause; défiant enfin contre ceux qui sont les véritables amis des cultivateurs et qui voudraient les voir prospères et heureux.

Notre population agricole est actuellement divisée en deux camps, et ils ne sont pas heureux ni l'un ni l'autre. On part de toutes les campagnes pour courir vers les centres industriels, et sur cont qui abandonnent la charrue, il y en a quatre vingt dix qui tombent dans une affreuse misère, soumis à toutes les

crises et qui y perdent le fruit de leur travail, autrement plus ardu parfois que celui de la charrue. Ceux qui restent dans les campagnes ne sont pas assez nombreux pour la culture des champs, par suite de cette monomanie de fuir le sol natal, d'abandonner le travail des champs; il y a donc malaise dans toutes les classes, industrielle et agricole. L'équilibre n'existe plus, il faut relever l'agriculture. Pour arriver à ces fins, le moyen est bien simple: Les cultivateurs doivent se grouper comme un seul homme, se former en associations agricoles: encourager par tous les moyens possibles l'établissement des cercles agricoles, devenir membres de nos sociétés d'agriculture; enfin ne pas laisser en d'autres mains le soin de nos propres affaires. C'est par ce moyen que nous relèverons l'art si noble de la culture des champs, qui fait la richesse des pays partout où elle est en honneur. L'agriculture ne sera réellement lucrative que lorsque nous coopérerons avec la plus grande persévérance à la puissante amélioration agricole, et l'esprit d'association chez les cultivateurs est le plus puissant levier pour assurer le succès de cette œuvre éminemment patriotique. Mettons-nous donc à l'œuvre, sans défiance contre nos véritables amis, comme sans hésitation; il ne s'agit pas seulement de proclamer bien haut que l'agriculture jouit d'une ère de prospérité sans égale, mais il faut qu'elle soit réellement lucrative: pour cela il faut le concours de tous les hommes qui se disent dévoués à assurer le progrès agricole dans notre pays.

Association forestière de la Province de Québec.

Il vient de se former, à Montréal, une association qui est destinée à rendre les services les plus importants au pays.

Répondant à l'invitation de M. James Little, un citoyen de Montréal, un bon nombre d'hommes distingués se réunissaient le 20 septembre au No. 138, rue St-Jacques, pour aviser aux moyens de conserver et d'améliorer nos forêts. On y remarquait entre autres: les hens. MM. Joly, Lynch et Beaubien, MM. James Little, Henry Lyman, J. X. Parreault, Dr I. Sterry Hunt, MM. Bernard, J. K. Ward, Marler, Drysdale, Lewis, Dr Howard, Prof. Bovey, MM. James, Baylis, Mascue, M. P., Bryson, Principal Dawson, etc.

Sur proposition de M. James Little, l'hon. M. Joly fut appelé à la présidence.

Cet honneur revenait de droit au député de Lotbinière, car c'est lui qui par ses écrits et ses discours, a inspiré ce mouvement si utile et si patriotique.

La presse de Montréal dit que M. Joly prononça un discours rempli de considérations et de suggestions pratiques et qui souleva les applaudissements répétés de cet auditoire d'élite.

Nous espérons pouvoir en publier prochainement un résumé.

L'hon. M. Lynch félicite l'hon. M. Joly de ses remarques et surtout d'avoir attiré l'attention de la législature sur ce sujet important, à la dernière session. L'hon. M. Lynch déclara que le Gouvernement Provincial était disposé à favoriser le mouvement qui s'opérait.

Après plusieurs autres discours, il fut finalement résolu sur proposition de M. Marler, secondé par le Dr Howard, "Qu'il soit formé une association dans le but de protéger nos forêts et de planter des arbres forestiers, et que cette association porte le nom de: "L'association forestière canadienne de la Province de Québec."

Un comité chargé de préparer les règlements de la nouvelle association fut formé.

Ce comité devait faire rapport de ses procédés le 23 septembre courant.

On sait qu'en vertu d'une loi adoptée à la dernière Session, des prix sont accordés pour la plantation des arbres. C'est l'attention de la nouvelle association de demander maintenant au Gouvernement de fixer un jour par proclamation pour la plantation des arbres par toute la province.—*L'Electeur.*

Le son de blé et le son de seigle.

La plupart des cultivateurs ne se rendent pas compte de la différence que l'on rencontre en éléments nutritifs dans le son de blé et celui du seigle.

En général, on pense que les sons n'ont pas une grande valeur pour l'alimentation du bétail. Il ne faut pas, à ce sujet, porter un jugement absolu, car la valeur nutritive du son dépend de la mouture et des soins que l'on a pris pour séparer de l'écorce du blé toutes les parties farineuses. Il est certain que les sons destinés au commerce ne doivent pas contenir une très grande quantité de matières alimentaires, car on les passe et on les repasse sous la moule jusqu'à extinction. Mais il n'est pas de même pour les sons provenant des grains que les cultivateurs portent eux-mêmes au moulin; ces derniers sont toujours excellents, car la partie la plus nutritive du grain reste adhérente à la pellicule; c'est pour cela, probablement, que les avis sont partagés au sujet du son employé comme aliment des animaux.

Evidemment, une simple écorce, sans amidon, ni sucre, ni gluten, doit être d'une digestion peu facile et produire d'assez tristes résultats sur l'économie animale, et dans ce cas il vaut presque tout autant ne pas en faire usage; mais il ne faut pas pour cela condamner le son d'une façon absolue. Il suffit de le faire tremper dans de l'eau chaude, et la qualité du son se reconnaîtra à la couleur plus ou moins blanche de cette eau.

Dans tous les cas, doit-on préférer le son de blé à celui de seigle? L'amidon, la gomme et le sucre dominent dans le son de seigle, ce qui le rend précieux. Mais nous devons remarquer que le son de blé contient de son côté une plus grande quantité de matière grasse et de cellulose, qui sont de nature aussi à exercer une influence salutaire sur l'économie animale. Il est probable d'ailleurs que, si les sons de seigle étaient passés sous la moule aussi souvent que ceux du blé, ils ne se trouveraient pas dans des conditions alimentaires plus satisfaisantes que ces derniers sous le rapport de l'amidon et du sucre.

Nous le répétons, la qualité du son dépend de la manière dont il a été fabriqué et, par suite, de la façon dont il a été choisi.

Choses et autres.

Exhibition agricole et industrielle de la Société d'agriculture du comté de Kamouraska.— Cette exhibition agricole et industrielle aura lieu jeudi, le 5 octobre prochain, au village de St-Louis de Kamouraska. Malgré que les travaux de la moisson soient beaucoup en retard, nous espérons que le beau temps aidant, on pourra d'ici à ce temps terminer tous les travaux, et que les cultivateurs pourront se rendre en grand nombre à cette exhibition pour y exhiber toutes espèces de produits agricoles. M. A. R. MacDonald, surintendant du Chemin de Fer Intercanadien, avec sa libéralité ordinaire, a bien voulu consentir à une réduction considérable sur le transport des animaux, en faveur des exposants. Pour cela, il serait nécessaire que tous ceux qui désirent prendre part à cette exhibition s'entendent avec M. MacDonald quelques jours à l'avance quant au prix du transport des animaux jusqu'à la Station St-Paschal. Par cet arrangement pris à l'avance, il y aurait le nombre de chars nécessaires pour le transport des animaux à être exhibés, et les exposants n'éprouveraient aucun retard.

Le progrès agricole.—On dit souvent que l'agriculture canadienne est arriérée, que nos cultivateurs sont encore dans la profonde ornière de la routine. L'assertion n'a plus sa raison d'être avec autant d'à-propos qu'autrefois. Si, pour une raison ou pour une autre, il y a des retardataires, il ne faut pas pour cela, porter le jugement le plus sévère en parlant de tous les agriculteurs en général. Le progrès est lent, sans doute, mais il est certain et ferme. Voilà dix ans seulement, on trouve dans le district de Québec, les améliorations que l'on remarque aujourd'hui ? Lequel de nos cultivateurs, par exemple, était assez hardi pour briser avec l'ancien système et se procurer de bonnes charrues, de bonnes herbes, une faucheuse, un râteau à cheval, une moissonneuse, etc., tous ces instruments dont on se sert si communément à l'heure qu'il est ? Les changements dans la culture du temps passé, l'amélioration des produits, la création de fabriques, etc., indiquent un mouvement progressif qui s'accroît de jour en jour.

Mais, comme plusieurs hommes intelligents et observateurs l'ont fait remarquer, le progrès matériel ne peut s'accomplir qu'à la suite du progrès dans les idées. Or, celui-ci, pour être rapide et assuré, demande des moyens divers et efficaces. La classe instruite de la population, le clergé surtout, peut faire beaucoup par l'enseignement et par l'exemple, mais il faut plus. Jamais on ne pourra assez multiplier les formes sous lesquelles on veut faire arriver les meilleures leçons à la population agricole. Ecoles spéciales, associations, concours, conférences et journaux, voilà déjà des aides puissants sur lesquels on peut compter. Toutefois ils sont encore trop faibles en nombre pour permettre d'en espérer des merveilles. Il nous semble que nos gouvernants rendraient le plus grand service au pays, s'ils prêtait main-forte au mouvement sur toute la ligne. Il est en leur pouvoir d'encourager des associations de tous genres, la publication des journaux agricoles, et de donner au développement d'un système si fructueux des conférences ; qu'il fasse donc tout cela. C'est la meilleure semence qu'il puisse faire dans le champ de l'avenir.—*Le Canadien.*

Un plan de colonisation par son Excellence le Gouverneur Général.—On prête à Son Excellence le Gouverneur Général l'intention de fonder une colonie française dans le Nord-Ouest. Les terres seraient données gratuitement par le Gouvernement et les frais de passage des colons seraient payés par une société de colonisation de St-Jean-Baptiste.

Le Gouverneur-Général a un esprit d'initiative et de philanthropie dont il faut le louer, mais nous n'avons jamais eu d'enthousiasme pour ces projets de colonisation française dans le Nord-Ouest. Nous nous sommes toujours expliqué difficilement des projets ayant pour but de coloniser le Nord-Ouest au détriment de la Province de Québec. Etant admis que nous avons plus de terres que nous pouvons en défricher et que nos efforts doivent tendre à augmenter la population de notre province, nous ne comprenons pas qu'on fasse des sacrifices pour aider nos compatriotes à aller se perdre dans le Nord-Ouest au milieu des flots de l'immigration européenne.

Nous engageons donc ceux qui ont de l'influence sur le Gouverneur Général à le prier de modifier ses projets généreux et de faire de notre province le champ de ses opérations philanthropiques.

Bien entendu, mieux vaudrait aider nos compatriotes à s'établir dans le Nord-Ouest que de les laisser partir pour les États-Unis, mais le premier devoir est de leur donner les moyens de vivre ici, sur le sol de la patrie. Quel intérêt avons-nous à augmenter la population des autres provinces ? Ne devons-nous pas au contraire faire tous les sacrifices pour empêcher la nôtre de diminuer ? Il nous semble qu'il ne peut y avoir deux manières d'envisager cette question.—*Tribuna.*

Persil pour l'hiver.—Parmi les choses usuelles nécessaires, si non indispensables à part culinaire, il faut placer le persil. Mais il faut tout prévoir, et ce n'est pas au moment où l'on en a besoin qu'il faut y penser. Pour le persil dont nous parlons, c'est l'éto qu'il convient de songer à l'hiver. Voici un moyen simple et à la portée de tout le monde : semer en juin-juillet, en pots, dans une bonne terre de jardin, de la graine de persil, placer les pots à l'air et à la lumière, et les enterrer, afin qu'ils ne sèchent pas trop, les arroser au besoin, puis, pour l'hiver, les rentrer à l'abri de la gelée. Les personnes qui disposent d'une serre ou de châssis peuvent en mettre quelques pots dedans ; celles qui n'en n'ont pas peuvent les placer dans un cellier, un sous-sol, une cave et même dans la cuisine ; au fur et à mesure du besoin, on coupe les feuilles. Si l'on possède une serre, on peut y laisser les pots et en apporter un ou deux

à la cuisine pour l'usage journalier, et on les remet en serre quand les plantes sont dépourvues de leurs feuilles.

Ce procédé aussi simple qu'économique, n'empêche pas d'employer ceux beaucoup plus productifs et bien connus, mais qui exigent des châssis ou des emplacements spéciaux dont tout le monde ne peut disposer.

RECETTES

Emploi des marrons d'Inde pour faire disparaître les taches du linge.

On prend des marrons d'Inde bien mûrs et tombés de l'arbre, on en ôte l'écaïlle brune avec un couteau, ensuite on écrase le noyau blanc dans un mortier jusqu'à ce qu'il soit réduit en poudre. On pose cette poudre sur les taches du linge en les lavant avec de l'eau. De cette manière, les taches disparaissent plus complètement qu'avec du savon.

Remède contre la météorisation des ruminants.

Le moyen suivant pour combattre la météorisation est toujours à la disposition des cultivateurs :

Lorsqu'un animal est météorisé ou gonflé, on prend un œuf gâté et même entièrement pourri, on le casse à l'un des bouts, on l'introduit dans la bouche, et au moment où il va passer dans le gosier, on l'écrase avec la main ; puis on met de suite un baillon à la tête afin de lui tenir la bouche ouverte. Ce remède produit toujours des effets immédiats.—*Revue d'économie rurale.*



CANAL WELLAND.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription "Soumission pour le canal Welland," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des lettres de l'Est et de l'Ouest, VENDREDI le 6 jour d'OCTOBRE prochain, pour faire, à la ligne d'eau, un revêtement en pierre ou mur de protection aux bords du canal entre Thorold et Humberton.

Les devis des travaux à faire pourront être examinés aux bureaux des ingénieurs locaux à Thorold et Welland, où des formules de soumission et autres renseignements sur le sujet seront fournis dès et après LUNDI, le 25 courant.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. P. BRADLEY,
Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux,
Ottawa, 20 septembre 1882.

28 Septembre 1882.

Apprenti demandé.

Un jeune homme actif et désireux d'apprendre la typographie, trouvera de l'emploi à l'atelier typographique de la *Gazette des Campagnes*. Pour conditions, s'adresser à FIRMEN H. PROULX, Ste-Anne de la Pocatière.